





# La Traversée de la Penfeld

\*

\*\*

CAMILLE VALLEIX

Illustrations : François Cluzel

 Éditions  
*Valeurs d'Avenir*

© Éditions Valeurs d'Avenir, 2011

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, au terme de l'article L 122-5, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> art, d'une part, que les « copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faites sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droits ou ayant cause est illicite » (art L122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : François Cluzel

Composition et mise en pages : Isabelle Boutet ([www.ninalea.fr](http://www.ninalea.fr))

ISBN : 978-2-9539684-1-5

Dépot légal :

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu au courant de nos publications,  
Consultez notre site internet,  
[www.editionsvaleursdavenir.fr](http://www.editionsvaleursdavenir.fr)  
ou envoyez vos nom et adresse,  
aux Éditions Valeurs d'Avenir  
6, avenue Halphen  
92410 Ville-d'Avray  
ou par mail à [contact@editionsvaleursdavenir.fr](mailto:contact@editionsvaleursdavenir.fr)

Du même auteur  
Aux Éditions Valeurs d'Avenir

**Comme le temps passe...**

**I - La Dame de Marvejols, juin 2011**

*À paraître en 2012*

**II - Carole**

**III - Olivier**

**La Traversée de la Penfeld**

**I - Le Temps de l'Innocence, octobre 2011**

**II - Le Temps de l'Épreuve, octobre 2011**

**III - Recouvrance, premier trimestre 2012**

La Traversée de la Penfeld \*

Le Temps de l'Innocence

CAMILLE VALLEIX

 Éditions  
*Valeurs d'Avenir*





À mes camarades,  
Qui sont tombés dans l'exercice de leurs missions  
Ou dans des activités nautiques,  
Georges des Aulnois,  
Bachelot,  
Lorain,  
Sirinelli,  
Frachon,  
Laroche,  
Et qui sont morts beaucoup trop jeunes.



Lanvéoc, le dimanche 5 septembre 1965

Albine chérie,

Shame on me ! Quelle honte ! Mon premier contact de marin avec la mer fut tragicomique. Il faut prendre le bateau pour rejoindre l'École navale. La marée était basse, la coupée très inclinée. Je discutais avec un de mes nouveaux camarades. J'ai glissé. Je me suis retenu à la rambarde mais ma valise a valdingué jusque dans les eaux troublées de la Penfeld. Impossible de l'atteindre depuis le ponton, je me suis jeté à l'eau sous les quolibets de la foule et ai pu la récupérer. J'ai eu le bonheur de trouver ça très drôle et comme je me suis esclaffé plus que tous les autres réunis, bientôt ce fut un fou rire général dont on avait oublié la cause. Le contenu de la valise n'a pas eu le temps de se mouiller, j'ai pu me changer. Mais je crains certaines conséquences dont je te parlerai plus avant dans cette lettre.

Retour en arrière. Je t'avais promis de t'écrire dès mon arrivée ; c'était sans compter le tourbillon de notre débarquement à Brest et la mainmise militaire sur de pauvres étudiants désorientés ! Je me trouve assis à mon bureau et me détourne quelques instants de l'étude des règles militaires en usage dans la Marine ; les grades et les appellations attendront.

Arrivée lundi matin donc après une nuit de train, autant dire dans un état de fatigue prononcée, comme la majorité des garçons qui se sont rejoints sur le quai de la gare de Brest et ont été regroupés autour d'un gradé - que je sais maintenant être un maître principal. Nous avons descendu à pied le cours Dageot, dont des nouveaux camarades m'ont dit que c'était l'avenue Foch de Brest. Mon Dieu, que doit être le reste ? Que dire de la rue de Siam, qui est ses Champs-Élysées ? Temps maussade mais il ne pleuvait

pas. Nous avons ainsi parcouru près d'un kilomètre avec nos valises à la main ; heureusement que nous avons été prévenus de ne prendre que des affaires personnelles à l'exclusion de tout vêtement ! Et encore avais-je triché avec la consigne, sans quoi je n'aurais pas pu me changer après ma baignade.


Ensuite nous sommes descendus dans la Penfeld - on n'est pas copains tous les deux - au pied du château où se trouve la Préfecture maritime. Je ne peux pas te décrire par le détail le paysage. Tu sais que je n'avais jamais mis les pieds à Brest, il y aurait trop à dire. Bref, nous avons embarqué sur une grande barcasse militaire où nous nous sommes retrouvés une bonne cinquantaine de jeunes ; les autres sont arrivés la veille au soir et nous attendent à l'école. Traversée de la rade, super ! Le ciel est presque sans nuage, le soleil brille et la température est relativement chaude. Dommage que nous soyons entassés comme des sardines à l'intérieur du bateau. La mer est calme, l'embarcation fait une jolie vague d'étrave, les choses se présentent bien... Enfin, si j'excepte la baignade forcée.

Nous avons viré la bouée de Pen-Ar-Vir et avons découvert les bâtiments de l'École navale. C'est assez impressionnant ! En fait, une grande esplanade en bordure de mer, un petit port sur la droite avec différentes sortes de vieux bateaux qui protègent la flottille de voiliers, et en plein milieu de l'esplanade un bâtiment tout neuf, de trois étages, parallèle à la côte. Au milieu flotte un pavillon français qui ondule lentement sous l'effet d'une légère brise. Nous avons débarqué sur un ponton et avons gravi un par un la coupée qui mène au quai et, toujours en file indienne, avons rejoint la cour d'honneur au centre de laquelle est disposé le mât d'un ancien navire à voile avec tous ses haubans. On nous a fait mettre en rangs, par ordre de taille décroissante, avec ceux qui étaient arrivés la veille. La méthode est pragmatique et pourrait s'appliquer à pas mal

de problèmes de logistique : on nous demande de nous positionner dans la file en fonction de notre estimation de taille. Ensuite chacun demande sa taille réelle à son voisin de devant et à celui de derrière et nous rectifions notre position en conséquence. Enfin, le plus grand prend la position du pivot - dans notre cas, il fait près de deux mètres - et toute la promotion s'organise à partir de lui. En fait c'est plus compliqué que ça mais je ne suis pas sûr que tu sois très intéressée par la façon dont on se met en rangs, je me trompe ?

Je n'ai pas beaucoup de temps et je voudrais envoyer ma lettre aujourd'hui. Que je te dise où je vis. Nous sommes à huit dans une espèce de studio. En ouvrant la porte, on entre dans un couloir ; à gauche, la salle de bains avec huit lavabos et deux douches ; devant, la salle d'études avec une grande baie vitrée et un balcon. Entre la salle de bains et cette salle un escalier à claire-voie monte vers la partie « dortoir », en mezzanine, avec un coin pour chacun ; un lit, une table de nuit et en face une armoire de rangement. Les cloisons entre chaque box ont une hauteur d'un mètre, c'est dire que nous ne pouvons pas nous isoler. Retour dans la salle d'étude, qui a donc une grande hauteur sous plafond. Les huit bureaux, de type scolaire, avec deux tiroirs à gauche, sont disposés sur deux rangées et font face à un mur sur lequel est accroché un grand tableau blanc. En tournant la tête vers la gauche, le regard traverse la grande baie vitrée qui fait la hauteur de la pièce et découvre, au-delà du balcon, toute l'étendue de la rade de Brest. Vraiment, l'aménagement est spartiate mais très clair et propre. Le bâtiment n'a que deux ans et nous sommes la deuxième promotion à en bénéficier. Auparavant tous les élèves couchaient dans des hamacs qu'ils rangeaient le matin et réinstallaient le soir ; et nous sommes en 1965 !

Ho là là ! L'heure tourne et j'ai encore tant de choses à te dire. Tant pis, je préfère que tu aies cette première lettre



le plus vite possible. Je crains que nous n'ayons pas beaucoup de temps pour nous écrire maintenant que je suis parti au bout du monde. Nous n'avons pas l'autorisation de quitter l'École le premier mois et j'aurai au moins le dimanche pour t'écrire !

Malgré toutes ces turbulences, tu me manques beaucoup. Je pense à toi très souvent ; je vois ton visage et j'entends ton rire au détour des couloirs. J'espère que tu profites bien de ton dernier mois de vacances. Ah ! la fac et les trois mois de vacances ! J'attends ta première lettre avec impatience.

Je t'aime, Albine, je t'aime. Transmets mon meilleur souvenir à tes parents. Je t'embrasse de tout mon amour, Albine chérie, et reste présent à tes côtés à chaque instant de ta vie.

Romain



Lanvéoc, le dimanche 12 septembre 1965

Je n'osais espérer, mon Albine adorée, une lettre aussi rapide, assez rapide pour croiser la mienne. Merci ! Merci ! « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé » ; ainsi, toi aussi tu as perdu une part de ton goût à la vie. Ta lettre me redonne ce goût et j'espère que mes lettres te rendront ta joie.

Bravo pour ton tournoi de tennis et ta troisième place. Quand j'ai vu le classement des joueurs, je n'ai pas imaginé une seconde, malgré tes qualités de combattante, que tu puisses décrocher une médaille. J'aurais voulu être présent. Pour en être arrivée là, tu as dû réaliser quelques perf. Si je me souviens bien, il y avait une joueuse classée zéro, j'imagine que c'est elle qui a remporté le tournoi de Cavalaire, et au moins trois joueuses classées six, tu en as battu au moins deux, chapeau ! Tu vas probablement gagner un classement ou deux. De mon côté, je n'ai pas touché une raquette depuis que je suis arrivé, il est vrai que cela ne fait que cinq jours. Pourtant, nous ne manquons pas de sport. La tradition de la Marine, semble-t-il, est de faire lever les élèves à 6 heures 30 tous les deux jours pour faire une séance d'hébertisme ; il s'agit d'une mise en forme physique qui active tous les muscles et toutes les articulations. La formule mnémotechnique est : « mon cousin qui grimpe sait aussi lancer le disque pesant », si je ne fais pas d'erreur, et cela rappelle les différentes activités : marche, course, quadrupédie, saut, etc. On termine par un quart d'heure de course dans la lande, suivie pour les plus courageux, dont je suis, d'une tête piquée dans les eaux de la rade, qui sont relativement chaudes à cette saison, même si nous sommes loin des vingt-cinq degrés de la Méditerranée de cet été à Cavalaire.

⊕

Nous sommes donc dimanche. Je me suis mis à mon bureau pour t'écrire en cet après-midi de liberté, si on peut appeler liberté le fait de ne pas pouvoir sortir de cette prison dorée...

Tu m'écris que ton père est reparti pour Paris, te laissant avec ta maman. Evidemment, le village et la plage sont désertés au regard des grands rassemblements estivaux. Heureusement que tu as des cousins et des amis dans la région, sinon tu tournerais peut-être en rond, quoique tu ne sois pas le genre de fille à t'ennuyer facilement. Je garde un merveilleux souvenir de nos vacances, au moins des trois semaines que nous avons passées ensemble. Maintenant, je regrette de n'avoir pas été plus souvent seul avec toi, en prévision de notre longue séparation. J'ai l'impression que nous avons perdu du temps. C'est probablement la solitude présente, le silence qui règne dans cet endroit perdu, qui agissent sur mon moral.

⊕

Évidemment, j'ai revêtu l'uniforme, qui est composé de vêtements originaux : le gilet de marin, ainsi que la vareuse de drap bleu foncé ; nous avons des pantalons à pont, qui s'ouvrent devant - comment te dire, en carré en dégrafant deux boutons situés au niveau de la ceinture. Nous avons des casquettes, qui ont une coiffe blanche à cette époque de l'année. Nous avons appris à ranger nos vêtements au carré dans l'armoire et gare à celui dont un lacet dépasse ou un pli n'est pas fait. La sanction est immédiate : un jour ou deux de prison. Mais oui, de prison ! On appelle ça le chibi ; il s'agit de passer les nuits dans une cellule dotée de deux châlits de bois. La prison pour un couvre-lit légèrement de travers !

Comme dans toutes les boîtes militaires, le bizutage est de rigueur. Bon, il n'est ni bête ni méchant ; c'est comme un entraînement collectif. Par exemple, alors que le couvre-feu sonne à 21 heures 30, un grand tintamarre nous réveille



tous vers 22 heures 30 ; ce sont des bruits de poubelles métalliques et autres ustensiles copieusement frappés qui nous font bondir, suivis des cris des anciens et de leur irruption dans nos postes : « Debout, fistots, tremblez ! En tenue de sport fissa, deux minutes pour être en bas ! » Ça crie dans tous les coins. On a quand même un peu les boules et on se décarcasse pour ne pas être le dernier. Nous sommes rassemblés en bas et on nous fait faire des tours de cour d'honneur au petit trot, puis des pompes. Bon, rien de bien terrible. Le tout c'est d'arriver à se rendormir pour faire une nuit correcte. Il faut quand même être suffisamment en forme pour suivre les cours du lendemain. Ou encore, avant la fin du repas de midi, même chose : rassemblement dans la cour. On nous apprend des chansons, chansons de marin ou chansons paillardes. Chanson de marin :

« Au large on vient d'entendre  
le bruit sourd du canon ;  
il s'agit de défendre  
l'honneur du pavillon.  
Ohé, Ohé, vive les aspirants de France,  
Ohé, Ohé, vive les aspirants.  
Etc. »

Je te fais grâce des chansons paillardes, quoiqu'elles ne soient pas si terribles. Si tu le veux, je te chanterai « Le Bordache » quand nous nous retrouverons.

Nous avons également fait nos premiers entraînements militaires. Rien d'étonnant puisque nous sommes une école militaire. Pourtant, déjà trois de nos camarades ont démissionné : le premier est parti le jour de notre arrivée quand il s'est rendu compte qu'on nous mettait en uniforme : il ne savait pas ! Voilà ce qui peut arriver aux taupins qui présentent plusieurs concours sans se renseigner. Les deux autres sont partis au bout de la première semaine parce qu'ils ne supportaient pas le bizutage, paraît-il. Mais

en parlant avec les camarades, je vois bien qu'un certain nombre voudrait retourner chez papa-maman. Honnêtement, je serais aussi bien à Nogent ou avec toi à Vincennes. Cette coupure est douloureuse, même si nous faisons tous les fanfarons.

Je te parlais des entraînements militaires. « Rassemblement, garde-à-vous, l'arme sur l'épaule... droite ! En avant... arche ! En - dé, en - dé... ». La plupart de mes camarades ont, soit fait la PMS (préparation militaire supérieure), soit viennent du Prytanée militaire et savent déjà marcher au pas et manier les armes. Il y en a qui ont beaucoup de mal, ne serait-ce qu'à coordonner leurs mouvements. D'où un certain nombre de fous rires dans les rangs.

Un mot sur mes camarades. Nous sommes regroupés en quatre escouades et par postes. Les compagnies sont numérotées de 6 à 9 (les compagnies de nos anciens portent les numéros de 1 à 4). Je suis dans la neuvième compagnie, au troisième étage. Il y a quatre postes par escouade, je suis dans la deuxième. Nous sommes affectés dans nos postes par ordre d'entrée. Sur les quatre-vingt-dix élèves, tu sais que je suis entré 48<sup>ème</sup> - à cause d'un ratage à l'épreuve de math, m'a dit le capitaine de compagnie. Je savais que je m'étais planté, mais pour qu'il me le dise, ma note doit frôler le zéro ! - Je porte donc le matricule 922. Dorénavant, tu pourras me désigner et m'appeler par ce numéro : à force de l'avoir cousu sur tous mes vêtements et de l'avoir collé sur tous mes livres et cahiers, je ne l'oublierai sans doute jamais ! Par rapport au tableau de mon poste, je suis en deuxième ligne, derrière 920 et à côté de 923. Il y a encore 924, 925, 926 et 927 derrière nous. Dans presque tous les postes, nous avons des collègues étrangers, d'Afrique, du Cambodge, du Liban ou d'Israël. 927 est Israélien. Mes « co-postiers » s'appellent respectivement Jacques de Bonsecours, Vincent Ardille, Jean Thiers, Philippe de Kerdroal, Tanguy Legoff, Bruno Toutlemonde et Joseph

⊕

Chebili, Nous nous appelons soit par nos prénoms, soit par nos surnoms - on a déjà essayé de m'appeler Titan, tu devines que c'est par allusion au travail de romain, mais je sens que je vais avoir du mal à ne pas être affublé du douloureux surnom du Terrien... rapport à mes exploits dans la Penfeld. Le tiers de la promotion vient du Prytanée militaire et les trente ont pratiquement tous des surnoms. Un deuxième tiers vient de Ginette, c'est la préparation de Sainte Geneviève, à Versailles. Les autres viennent de Saint-Louis (nous sommes trois), de Toulon, de Besançon ou d'ailleurs. Jacques est de Ginette, Vincent et Jean du Prytanée: on les appelle Gnome et Pépité. Philippe vient aussi de Ginette. Bruno - dit Personne, évidemment - est un mécanicien, Tanguy est un EMF et Joseph a été envoyé par le gouvernement israélien dans le cadre d'accords de coopération.

⊕

Que voilà une longue lettre ! Pourtant j'ai l'impression de ne t'avoir rien dit d'important. J'espère que tu te feras une meilleure idée de ma vie ici et que tu pourras m'imaginer dans ce nouveau monde quand tu liras mes lettres ou quand tu me verras hanter tes rêves (!). Je n'ai pas encore écrit à maman et vais le faire.

Oh ! Albine, je sens une boule dans ma poitrine. Tu es si loin. Alors je relis ta lettre et te retrouve. Envoie-moi une photo de toi, s'il te plaît, j'en ai besoin, comme j'ai besoin de tes lettres. Quand je pense que je ne retourne pas à Paris avant les vacances de Noël, plus de trois mois à attendre, ça me paraît une éternité !

Je t'aime, mon cœur, je t'aime et pense très fort à toi.

Ton Romain.